

# Jean-Pierre Marchand

## Hommage

C'est avec une grande tristesse que le Groupe 25 images a appris le décès de son cher président d'honneur JEAN-PIERRE MARCHAND.

En 1957, Jean-Pierre entre à la télévision, la RTF, comme assistant de Marcel Bluwal et en 1961 devient réalisateur de documentaires sur la danse, l'ethnographie et d'émissions de variété comme le célèbre Discorama de Denis Glaser.

A l'époque de la fameuse « école des Buttes Chaumont », il fait sa première mise en scène de fiction appelée alors « dramatique » en adaptant *Le Jubilé de Tchekhov*. Cette première œuvre sera suivie d'une trentaine de films pour la télévision dont *Gaspard ou le petit tambour de la neige* pour le petit Théâtre de Claude Santelli, *Le faiseur*, *Julie de Chaverny*, *Yvette* d'après Guy de Maupassant, *L'ingénu* d'après Voltaire, plusieurs épisodes des *Cinq Dernières Minutes* et des mini-séries comme *La dictée* ou *La Vallée des espoirs* narrant l'histoire d'une famille de migrants.

Scénariste, il écrit ou coécrit plusieurs de ses téléfilms et pour le cinéma il est le co-auteur du film *Pétain* réalisé par Jean Marbeuf.

Sa carrière télévisuelle est ralentie lorsqu'il se bat contre les coupures publicitaires à l'intérieur des œuvres et contre l'affichage des logos sur les films. "La Cinq" ayant mis son logo lors de la rediffusion de *Yvette*, il fait, au nom de l'intégrité de l'œuvre et du droit moral de l'auteur, un procès à la chaîne qu'il gagne mais, isolé, se trouve exclu par certains diffuseurs de l'univers audiovisuel.

Homme de combat et de devoir, Jean-Pierre était l'élégance même, celle de l'âme et du cœur. Il cofonda en 1964 le syndicat SFR-CGT des réalisateurs de télévision dont il fut le secrétaire général jusqu'en 1984. Il milita ensuite ardemment pour la reconnaissance de la qualité d'auteur pour les réalisateurs de télévision. Cette action contribua fortement à l'adoption de la loi Lang de 1985. Grand défenseur de notre profession, il fut aussi vice-président de la SRF (société des réalisateurs de films) et vice-président de la SACD qui lui a décerné son prix d'honneur en 2004.

Enfin, il y a 20 ans, il fut l'un des fondateurs de notre association de réalisateurs, le Groupe 25 Images. Il siégea au bureau pendant 12 ans sans discontinuité, nous apportant son juste regard sur notre profession, son humanité et sa grande sagesse avant de devenir notre président d'honneur. Ce terme d'honneur sied parfaitement au souvenir que nous garderons de Jean-Pierre.



### LA SÉRIE : EN PLEIN DANS LA MIRE

Avril 2006

La Télévision, lorsque je l'ai découverte, c'était une chaudière en ébullition, un creuset. Tout paraissait possible. Tout l'était, en effet. Venu du cinéma où l'on n'avait que mépris pour la télé, j'appris à respecter, voire admirer, les gens qui lui avaient donné un langage, celui du direct, et une ambition, celle d'ouvrir au plus large public, une fenêtre « une lucarne » sur le monde et sur les manières de le représenter et de le penser. Aider le spectateur à devenir plus intelligent, plus libre.

Tandis que la *dramatique* se transformait en *film*, le répertoire théâtral cédait la place aux scénarios (plus de liberté dans la conception et dans le traitement) et l'on vit apparaître, sous la pression des réalisateurs, des œuvres originales marquées de la personnalité de leurs auteurs. Pour tous ceux qui ont vécu cette époque, et grâce à leur solidarité, l'omniprésence du pouvoir politique concédait plus de liberté que, de nos jours, la domination des annonceurs. Lorsque sont apparues les premières séries, leurs auteurs ont trouvé dans ce tissu, la place qui leur revenait.

L'Auteur cherche naturellement à plaire, et la recherche de son public figure à juste titre dans ses préoccupations. Mais il perd l'essentiel des qualités qui le définissent si, pour plaire, il oublie ses idées, ses valeurs, ses goûts, sa conception du monde.

Les séries de cette époque obéissaient avant tout au souci de plaire, mais je ne crois pas que leurs auteurs y aient, pour autant, sacrifié leur personnalité.

Passons quelques décennies. Les ambitions les plus nobles ont fait place aux objectifs commerciaux. La pression publicitaire incite le diffuseur à présenter, aux heures où se rassemble le plus grand nombre de spectateurs, des programmes capables de retenir les publics les plus variés. Des programmes qui ne contrarient personne. Des programmes qui se réfèrent au plus commun dénominateur. Il s'agit de contraindre le maximum de spectateurs à s'enfermer dans le plaisir des divertissements les plus faciles. Le suspense est un attribut du style, un moyen de capter l'intérêt, de cultiver l'émotion. Mais si l'objet de l'attente est nul, le cerveau du spectateur est dans l'état où le décrivait M. Le Lay, disponible. Tel est l'objectif. Les fictions en sont les premières victimes. Il est de plus en plus difficile de donner le jour à une œuvre personnelle. Il faut aider et saluer ceux qui y parviennent.

Je crains que les séries ne soient encore plus menacées. Fondées sur l'attachement à des personnages récurrents, elles proposent au spectateur des épisodes inspirés par des faits-divers ou des sujets de société. En plein dans la mire. Et le talent du réalisateur n'exclut pas, malheureusement, les conditions dans lesquelles il intervient dans la production.

Jean-Pierre Marchand (1924 – 2018)

# Philippe Carrèse | Hommage

Notre ami et camarade Philippe Carrèse nous a fait la très mauvaise blague de nous quitter bien avant l'heure. Nous avons décidé de publier à nouveau le texte qu'il a écrit en juillet 2016. Comme toujours avec brio, émotion et humour il avait raconté son aventure sur *Plus Belle la vie*. Et pour celles et ceux qui ne les auraient pas lus, voici également quelques couvertures des livres passionnants qu'il a publié aux Editions de l'Aube.



© 2009 François Lefèvre - Tournage du prime de *Plus belle la vie* au Maroc

Un jour, tu reçois un mail qui t'annonce que l'épisode 3000 est disponible pour validation. Et ce jour-là, tu réalises...

Un jour, tu réalises que le feuilleton auquel tu collabores attire toujours autant de spectateurs après plus d'une décennie de diffusion quotidienne. Juste une poignée de millions, chaque soir. Ça scotche...

Un jour, tu réalises que mis bout à bout, la projection de l'intégrale de la série prendrait près de deux mois de projection non-stop. Plus de mille trois cent heures de fiction française originale produites en douze années. Vingt-six minutes par jour, tous les jours, un véritable projet industriel. Balèze...

Un jour, tu réalises que le notaire avec qui tu as pris rendez-vous en fin d'après-midi a écourté ton entretien parce que lui aussi est un fan de la série et qu'il voulait être devant sa télé à l'heure. Comme ton boucher qui a une pêche terrible chaque fois que tu rentres dans son magasin depuis qu'il sait que tu participes à la fabrication de *Plus Belle la Vie*, même s'il n'a pas très bien compris ce que tu y fais et pourquoi il ne t'a jamais vu à l'antenne. Comme ton facteur qui s'est retrouvé un matin face à face avec son héroïne favorite au pied de ton escalier, simplement parce que la comédienne qui joue le rôle prend des cours de couture avec ta femme. Cocasse...

Un jour, tu réalises que le directeur artistique avec qui tu travailles avec une si grande complicité était un simple second assistant lorsque tu as intégré l'équipe de réalisation, il y a quelques années. Et aussi que le gamin que tu as eu en stage il y a deux ans est aujourd'hui un troisième assistant au top. Et que dans cette tribu à la dynamique conviviale,

l'ascenseur social marche plutôt bien. Comme la parité, d'ailleurs. Dans une journée de boulot, tu croises autant de gars que de filles : celles de la déco qui poussent leurs feuilles de décor vers les plateaux, celles de la post-production avec qui tu tchatches sur l'étalonnage de l'épisode de la veille. Plus tard, tu aperçois les « électrodes » en haut de leurs échelles et la chargée de production qui passe sur le plateau, pendant que ta cadreuse préférée de retour d'un congé maternité assure comme une bête même après sept heures de caméra à l'épaule... Tout va bien.

Un jour, tu réalises que tu viens d'enchaîner quatorze séquences en neuf heures de tournage, dont une avec six comédiens que tu as bouclée en moins de cinquante minutes. Mais aussi que tu as tourné ce plan séquence au steadicam réussi dès la troisième traversée de la place du Mistral. L'exercice est tonique, les techniciens excellents.

Un jour, tu réalises que tu as dirigé trente deux acteurs différents dans la même journée, et qu'ils étaient tous très bons dès la seconde prise. Et surtout, qu'ils ont toujours « la patate ». Et qu'ils trouvent encore dans leur jeu de quoi te surprendre alors qu'ils sont dans le même rôle depuis des années. Et aussi que chaque comédien nouveau venu dans l'aventure est accueilli par ses pairs avec une bienveillance remarquable. Ce jour-là, tu peux accessoirement réaliser que le feuilleton a employé mille neuf cent cinquante comédiens différents depuis le premier épisode. Le bon marqueur, c'est quand tu vois les agents d'artistes, ceux-là même qui méprisaient la série jusqu'il y a quelques temps, faire les yeux doux aux directeurs de casting. Jubilatoire.

Un jour, tu réalises que tu travailles avec des comédiens qui ont tourné sept séquences par jour depuis trois jours, avec des pages et des pages de dialogues qu'ils t'ont joués sans un accrochage, et qu'une fois passée par l'expérience PBLV, ces acteurs d'une humanité rare sont capables de tourner dans les conditions les plus tendues avec efficacité. Et d'ailleurs, un jour tu tournes un film qui n'a rien à voir avec la série, avec certains d'entre eux. Et là, tu constates que ces acteurs-là sont des Rolls. Un bonheur.

Un jour, comme tous les jours de tournage en studio, tu arrives juste avant le lever du soleil sur la gare Saint-Charles. Marseille, à l'aube, dévoile sa magie. Tu es accueilli par les annonces des trains en manœuvre sur les quais, de l'autre côté du long mur tagué de « la Friche ». Tu badges. Et là, tu es comme un gamin dans la cour de récré un jour de rentrée scolaire. Tu retrouves une vraie famille. Dans le grand hall qui sépare les différents plateaux, tu fais la bise, deux, en commençant par la droite, aux filles et aux gars avec qui tu vas passer une semaine à boucler soixante sept séquences à trois caméras. Dense. Sur la corde et sans filet. Tout le monde sait que ça va être tendu. Tu expliques les difficultés à venir à la tribu du son, tu échanges quelques banalités avec les gens de l'image que tu comprends déjà en plein boulot. Mais tu ne croises que des sourires.

Un jour, pas forcément tout de suite, tu réalises que cette ruche foisonnante occupe un espace du patrimoine industriel marseillais, que les usines de tabac ont laissé la place à cinq plateaux occupés en permanence par des techniciens aguerris, que la réussite de cette série a permis de pérenniser une quantité de techniciens de l'audiovisuel hautement qualifiés chez eux, dans le sud-est, et que là aussi c'est une jolie continuité pour ce lieu symbolique dans une ville en grande difficulté économique et sociale.

Un jour, tu te ballades dans ta ville et tu croises des visages connus : c'est juste un tournage sans tintamarre des équipes extérieures, un fonctionnement complètement intégré à la vie locale, sans le remue-ménage des tournages de films à gros moyen qui bloquent des rues entières pour tourner un gros plan sur fond de mur. Et un jour où, toi, tu tournes en extérieur, tu peux voir aussi deux mamies volubiles du quartier venir féliciter les comédiennes en plein milieu de leur plan, sans autre conséquence qu'une bise, un autographe et une prise supplémentaire pour l'équipe amusée par l'anecdote. On est des gentils.

Un jour, tu réalises la bienveillance. Et le professionnalisme. Et l'enthousiasme, surtout. Toujours présent, l'enthousiasme. Tu te dis que les entreprises où les éclats de rire fument dans les couloirs, les lieux de travail où la bonne humeur reste de mise ne sont pas monnaie courante.

Très tôt, tu as réalisé que cette série populaire par essence traite des problèmes actuels de société, et que c'est ce qui fait son succès. Comme tu as réalisé un peu plus tard l'absurdité du raisonnement de tous les pincés du cul (de la profession ou du public) qui te balancent avec un petit air méprisant qu'ils n'aiment pas ce feuilleton en te précisant bien qu'ils n'ont d'ailleurs jamais regardé un seul épisode. Alors, comment tu le sais, banane ?

Un jour, tu constates en regardant ta télé que même en tournant entre dix-huit et vingt minutes utiles par jour, le produit « PBLV » est tout de même très bien foutu, que l'image et le son sont peaufinés, que le résultat technique final n'a pas à rougir devant les autres productions de la télé.

Un jour, tu réalises la chance que tu as, de faire partie de l'aventure *Plus Belle la Vie*, et qu'une expérience comme celle-là dans le parcours d'un réalisateur, c'est exceptionnel.

